pas longtemps. Si elle avait trouvé parfois que son Hollandais était un peu trop ta-iturne, elle se lassa bientôt de l'Anglais qui, presque tous les soirs, se grisait abominablement.

Elle se dédommagea avec un jeune officier qui appartenait à la fine fleur de l'aristocratie anglaise.

L'amant trompé lui dit brutalement que s'il la payait c'était pour qu'elle fût à lui seul, et il rompit avec elle.

Ceci eut de l'éclat, et le rival heureux, pour ne pas encourir le blâme de ses supérieurs, rompit à son tour avec Léonie et la fit embarquer pour Bombay.

Elle n'eut pas de peine à se consoler de sa mésaventure; elle donna pour successeur à l'officier un négociant de Trieste, qui l'emmena dans sa ville natale.

Elle s'était prise d'amour pour le changement et trouvait que la variété était l'assaisonnement indispensable du plaisir.

Il serait monotone de la suivre dans l'odyssée de ses aventures et de la montrer menant de front, souvent, plusieurs intrigues galantes.

Elle obéissait à cette loi fatale qui veut qu'une fois sur la pente du vice, on s'y enfonce chaque jour davantage.

Mais si le travail conserve, les excès usent vite les tempéraments les plus robustes; la beauté n'y résiste pas et il ne reste plus que le souvenir de la fraîcheur de jeunesse d'autrefois.

Le miroir de Léonie lui donna des avertissements auxquels elle ne put se méprendre. Sans doute elle était encore belle, mais elle n'avait plus cet éclat qui, quand elle passait, forçait les hommes à se retourner.

A d'autres signes encore, elle put constater que, pour elle, l'heure irrémédiable du déclin était venue. A Van der Neck, aux nobles lords avaient succédé de modestes bourgeois. Evidemment, sa valeur commerciale était amoindrie.

Elle avait trop de fierté et encore trop de dignité pour prendre place dans les rangs de la vieille garde de la galanterie et descendre à solliciter après avoir été elle même si longtemps sollicitée.

D'ailleurs, elle commençait à ressentir des nausées qui finissent par accompagner la longue pratique des plaisirs orageux.

Elle comprit que son temps était passé.

Comme elle avait l'habitude de raisonner tous ses actes, et que chez elle l'exécution suivait de près une décision, elle prit aussitôt son parti de donner à sa vie une orientation nouvelle. Mais elle savait ce qu'elle abandonnait et il lui restait à savoir ce qu'elle ferait.

En attendant, elle revint à Paris.

Il faut bien croire qu'elle avait l'esprit du négoce, puisque pour justifier auprès de son mari ses fortes dépenses elle lui laissa de la maison, qu'elle avait prétendu, autrefois, qu'elle exerçait la profession de marchande.

Elle avait perdu beaucoup d'argent dans des spéculations hasardeuses, mais il lui restait encore deux cent mille francs.

Dans le cours de ses voyages, elle avait reçu en présents beaucoup d'objets fort curieux, spécimens de l'art des pays qu'elle avait visités; elle en avait acheté d'autres.

Avec son capital et tous ces objets, d'autant plus rares qu'ils venaient de loin elle pouvait fonder une maison avec quelque chance de succès.

Forte de cette conviction, elle loua, rue de Lafayette, la boutique que nous connaissons et s'y installa.

Le succès était venu justifier sa confiance en elle-même.

Certes, l'espoir de revoir son fils, de le disputer au sculpteur sur bois, n'avait pas été étranger à sa détermination. Et aussi, dès son arrivée à Paris, elle s'était empressée de s'enquérir de Paul Lebrun.

Elle n'avait pas tardé à apprendre que le jeune homme, après avoir fait de bonnes études au lycée Louis-le-Grand, s'était donné tout entier à la peinture et était élève de l'Ecole française de Rome.

Peu de temps après son entrevue avec Forestier, elle eut connaissance du retour à Paris tout récent du jeune artiste.

Enfin, il était à Paris! Elle pourrait donc le revoir! Bien sûr ce ne serait pas très difficile; les occasions ne manqueraient point.

Malheureusement, elle ne pouvait pas aller dire brusquement à son fils: "Je suis ta mère!" elle était obligée à se tenir dans l'ombre.

Elle ignorait quelle confidence le père pouvait avoir faite à son fils, et dans cette ignorance elle avait à craindre que Paul, instruit de sa conduite, ne la repoussât avec indignation et mépris, comme elle l'avait été autrefois par le sculpteur sur bois.

V

LES DEUX AMIS.

La jolie petite ville de Marly-le-Roi était en fête.

Des réclames dans tous les journaux de Paris, des affiches multicolores sur les murs avaient convié les promeneurs parisiens de ce beau dimanche de juillet à venir prendre part aux plaisirs que leur promettait la charmante localité.

L'appel avait été entendu et dès le matin les trains du chemin de fer de Saint-Germain arrivaient bondés de voyageurs qui faisaient à pied le reste du trajet.

Les campagnards qui, aujourd'hui, longent la Seine, n'existaient pas encore, mais de Rueil arrivaient incessamment des omnibus où hommes, femmes et enfants étaient entassés.

Une foule bigarrée, bruyante encombrait les rues et les places de Marly.

Les camelots remplissaient l'air de leurs cris discordants et, chargés de ces articles variés qui tentent les promeneurs, ils sollicitaient les acheteurs.

Des manèges de chevaux de bois, des tirs à la carabine, des jeux de toute espèce, des boutiques en plein vent où s'étalaient des friandises, des porcelaines de rebut et même des lapins, invitaient les joueurs à tourner la roue qui leur offrait la chance d'un gain problématique.

Les sons criards des instruments de musique dominaient les rumeurs d'un public qui se renouvelait sans cesse.

La fête de Marly, qui se tient autour de la pièce d'eau dite l'Abreuvoir, rayonnait dans les alentours.

La chaussée qui borde la Seine et la berge elle même présentaient une grande animation: le flux et le reflux des promeneurs se prolongeaient au delà de Bougival.

Le fleuve était sillonné par une flottille de barques que des canotiers aux bras nus faisaient glisser sous le mouvement cadencé des rames, pendant qu'à l'avant et à l'arrière de jeunes dames mêlaient à la teinte verdâtre de l'eau les éclatantes couleurs de leurs corsages et de leurs ombrelles.

Deux jeunes gens, descendus à pied de Saint-Germain, passaient souriants à travers cette cohue.

Ils pouvaient avoir vingt six ou vingt-sept ans l'un et l'autre et étaient tous deux de fort beaux garçons, mais d'une beauté toute différente.

L'un, un peu plus grand que son camarade, avait la physionomie un peu froide, grave même, le front haut et large, de grands yeux noirs d'une expression pensive. Une barbe brune, soyeuse, encadrait un visage au teint mat dont les lignes étaient d'une correction parfaite. Rien dans cette belle tête n'éveillait l'idée de pose et de pédantisme, mais les traits accusaient une nature réfléchie, l'habitude des travaux sérieux.

Le corps mince et souple était élégamment serré dans une redingote complètement boutonnée; le pantalon de couleur sombre tombait sur un pied bien cambré et d'une finesse aristocratique; les mains, également petites, étaient soigneusement gantées.

Son compagnon ne manquait pas non plus de distinction, mais toute autre personne était empreinte d'un certain abandon, d'un laisser-aller qui, d'ailleurs, ne manquait pas de charme.

Sa taille aussi était bien proportionnée. Les traits étaient plus mobiles que ceux de son camarade; l'œil aussi avait quelque chose de plus vif, de plus pétillant. La bouche plus souriante était surmontée d'une fine moustache; une mouche couvrait le pli du menton à fossettes.

L'ensemble du visage révélait un caractère spontané, se livrant facilement à ses impressions, tandis que chez l'autre il y avait habitude de les concentrer.

Même contraste dans la toilette: la cravate de soie négligemment nouée autour d'un cou souple, resté à découvert, flottait sur un gilet de couleur gaie. Une jaquette de fantaisie d'une coupe irréprochable modelait les formes d'un corps aux grâces presque féminines. Le laisser aller de ses mouvements faisait encore ressortir la tenue plus sévère de son compagnon.

Dans l'un on devinait un savant, dans l'autre un artiste. Et si l'on avait en quelque doute sur la qualité de ce dernier, un carton qu'il avait sous son bras, contenant de papier à dessin et des crayons, l'eût dissipé.

Le premier de ces jeunes gens était Lucien Delteil, l'ingénieur qui, déjà, avait franchi victorieusement les premières étapes de sa carrière.

Le second était Paul Lebrun, le peintre récemment arrivé de Rome où il avait tenu et au delà les promesses de ses débuts.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle joie d'étaient revus les deux amis d'enfance et combien ils étaient heureux de cette première promenade qu'ils faisaient ensemble aux environs de Paris. Paul paraissait prendre grand plaisir aux débats de cette foule parisienne, qui apporte la même ardeur aux amusements des jours de liberté qu'aux exigences du travail pendant la semaine, et il faisait des observations piquantes sur les différents types qui s'offraient à sa vue.

Lucien goûtait moins le charme de ces réunions bruyantes; mais il aimait trop l'artiste pour lui laisser voir qu'il y éprouvait de l'ennui.

Il voyait Paul si heureux de se retrouver en France, de cette gaieté autour de lui, si heureux surtout de cette promenade que lui-même, Lucien, avait proposée!

Bientôt, cependant, après s'être promené sur la place de la fête et avoir assisté à une parade de saltimbanques, qui avaient fait beaucoup rire l'artiste, ils ressentirent le même désir d'aller chercher un endroit plus calme où ils pussent causer en toute liberté.

S'éloignant de la foule, ils s'engagèrent dans le chemin du Cœur-Volant, ombragé de beaux arbres qui couronnent la hauteur et ne tardèrent pas à se trouver près de l'aqueduc, dit de Marly, et à atteindre les premières maisons de Louveciennes.

—Quelle heure est-il? demanda l'artiste.

—Bientôt six heures et demie, répondit l'ingénieur, ayant consulté sa montre.

—Alors, mon cher Lucien, tâchons de trouver par ici un endroit pour dîner, je me sens l'estomac dans les talons.

—Tu as raisons, mon ami; il s'agit donc de trouver un restaurant.

Sur leur chemin, ils passèrent devant plusieurs boutiques de marchands de vins-traiteurs. De nombreux consommateurs étaient installés devant les portes et dans les salles. Certes, personne n'était plus qu'eux exempt de morgue aristocratique et de dédain pour les travailleurs, ouvriers et paysans qui formaient la clientèle de ces établissements mais ils ne voulaient pas être troublés dans leur causerie par un bruyant voisinage.

Ils poursuivirent leurs recherches et parvinrent à découvrir un restaurant où des tonnelles, séparées les unes des autres par des rideaux de clématites et de vigne-vierge, avaient des tables couvertes de nappes très blanches.

Ils entrèrent dans un de ces bosquets, et Paul, qui en toutes choses paraissait prendre l'initiative, appela le garçon auquel il commanda le dîner.

—Je vois, dit en souriant Lucien, que tu te sens en appétit.

—Oui, le bonheur est un excellent apéritif, et je crois bien ne m'être jamais trouvé aussi heureux qu'aujourd'hui. Pense donc mon cher Lucien, me retrouver sur le sol natal après cinq longues années d'exil, c'est comme pour le prisonnier la liberté rendue. Epanouissement de la vie succédant à l'atmosphère d'une maison d'arrêt où l'air est parcimonieusement mesuré.

—Tu attendais donc bien impatiemment l'heure de quitter l'Italie.

—Oh! je ne me déplaisais pas en Italie, j'y travaillais! Mais n'avoir ou pendant longtemps que la société des indifférents et des rivaux, ne pouvoir confier à personne ce que l'on a dans le cœur, et, tout à coup se sentir entouré de vrais amis, c'est une joie que tu comprends, mais pas comme moi, car toi, Lucien, tu n'as jamais connu l'épreuve de la nostalgie.

Le garçon commençait à les servir, mais Paul n'étaient pas si affamés qu'ils ne pussent prendre le temps de causer en mangeant.

Paul reprit:

—Le lendemain de mon retour, ton père a voulu le fêter par un repas de famille. Si tu savais comme mon cœur débordait d'allégresse dans cette intimité où chacun était sûr qu'il n'y avait ni une réticence, ni une arrière-pensée dans les sentiments exprimés où la gaieté était aussi franche que complète.

La conversation avait pour moi tout le charme d'une musique enchanteresse. Ah! mon ami, mon cher Lucien, remercie le ciel de t'avoir donné une grand'mère, un père et une mère qui offrent à mes yeux des modèles d'une perfection aussi complète qu'on peut la rencontrer sur la terre.

Tant mieux, car je veux leur dire tout ce qu'il y a pour eux de reconnaissance et de tendresse respectueuse dans mon cœur, les paroles me manquent.

Le jeune ingénieur souriait du feu que Paul mettait dans ses paroles.

—Oh! tu peux sourire, reprit celui-ci, tu ne m'empêcheras pas d'avoir pour les tiens une admiration, un culte qui ne finira qu'avec ma vie.

Et laisse-moi ajouter: Heureux celui qui, comme moi, a un ami dont il sait apprécier le dévouement, un ami qui a toujours été indulgent pour ne pas m'en vouloir de lui apprendre si peu.

Lucien se sentit profondément touché.

Et tendant la main à l'artiste:

—Tu es toujours le même, mon brave, mon brave Paul, toujours expansif et enthousiaste; oh oui, tu es un artiste et tu seras un grand peintre.

—Grand peintre, je ne sais pas; mais artiste, je le suis, et j'éprouve une grande satisfaction à pouvoir me parer de ce titre, dont mon brave père est si fier.

Pendant longtemps je me suis défié de moi même, j'étais effrayé de la distance énorme qui me séparait de mes maîtres. J'enrageais de mon impuissance à traduire sur la toile ce que j'avais dans la tête et dans le cœur. Je me disais: "Serais-le donc éternellement condamné à végéter dans la foule des médiocrités?

Aujourd'hui, l'époque des tâtonnements est passé; l'envisage l'avenir avec confiance. Qu'on m'accuse si l'on veut d'orgueil, j'ai à présent foi en moi-même.

L'irritation mal dissimulée des envieux les éloges des indifférents et la joie de mes amis, leur joie surtout, plus précieuse à mes yeux que tout le reste, me disent que j'ai conquis ma place.

Tiens, j'en ai une autre preuve encore.

J'avais envoyé à Durand-Ruel deux petits tableaux représentant l'un une Transtévérine allaitant son enfant, l'autre une scène des mœurs romaines. Quelques jours après ils étaient vendus au prix que je n'aurais jamais osé espérer et Durand-Ruel m'en a commandé d'autres.

—Oui, oui, mon ami, dit Lucien, tu as travaillé et tu as le droit d'être fier de tes succès. J'ai entendu de véritables connaisseurs rendre hommage à ton talent.

—Les études du peintre sont longues et contenues et mon excellent père s'est imposé pour moi de lourds sacrifices; aussi je ne peux te figurer avec quel'e joie j'ai touché les quelques cents francs gagnés par mon travail. Un banquier n'est pas plus satisfait des centaines de mille francs qu'un hardi coup de bourse fait entrer dans sa caisse.

Le temps passait sans qu'ils s'en rendissent compte. Le service se faisait avec lenteur et ils ne s'en plaignaient point; ils éprouvaient tant de plaisirs à se trouver là bien seuls, au milieu de cette verdure.

Comme on allait leur servir le café, Paul demanda une bouteille de champagne.

—Tu es fou! lui dit Lucien.

—Mon ami, répliqua l'artiste, ne me gâte pas le plaisir que j'ai d'être aujourd'hui ton amphitryon.

—S'il en est ainsi, buvons du champagne.

Tout en buvant à petites gorgées le pétillant liquide, ils poursuivirent leur entretien. C'était surtout Paul qui en faisait les frais, son ami ne se laissant pas de l'entendre

—Quelle belle journée, Lucien, dit l'artiste, et que de ravissants paysages sous nos yeux! Vois donc comme tous les tons s'harmonisent, comme le regard se repose agréablement sur la verdure de ces grands arbres échelonnés le long des coteaux, sur ces villas si coquettement disséminées. Et la Seine, quel beau fleuve! Comme il roule tranquille et majestueux entre ses deux rives! Et cette terrasse de Saint-Germain, qui domine si fièrement toute cette vallée! Qu'elle est belle, cette plaine semée de charmantes petites villas! Plus loin, vollées par la brume, ces collines qui servent de cadre au tableau! Oh donc la nature revêt-elle plus de charme? Pourquoi aller si loi chercher des beautés, des merveilles que l'on a à la porte de Paris?

—Mon cher Paul, répondit Lucien, c'est que tu contemples la nature à travers les émotions de ton âme. Cependant, tu as pu ravisser les yeux des splendeurs si vantées de l'Italie.

—Oh! ces splendeurs sont réelles; néanmoins je leur préfère cette magnifique vallée de la Seine avec sa verdoyante ceinture de collines.

—Au moins on ne l'accusera pas de manquer de patriotisme.

—Je l'espère. C'est certiant quand on est loin de son pays qu'on s'aperçoit à quel degré on l'aime. Ah! mon pays! là bas, sur la terre étrangère, je l'ai plus d'une fois défendu contre ceux qui le dénigraient; et j'éprouvais le désir de le servir autrement, de le servir comme mon père qui a si vaillamment versé son sang pour lui

Ce n'est pas loin d'ici que fut livrée le 21 janvier 1871 la bataille de Buzenval. A quelques pas de l'endroit où tombe le grand peintre Henri Regnault sous une balle prussienne, mon père fut dangereusement blessé; s'il ne mourut pas, il le dut au dévouement de ton grand-père, le docteur Villarceau. Tu vois que nous avons contracté envers ta famille des dettes qu'il ne nous sera jamais donné d'acquitter.

Au souvenir de son père grièvement blessé, Paul s'était attendri, et pendant quelques instants il resta silencieux.

—Pauvre père, reprit-il, comme je suis heureux de son bonheur! Si tois que remonte ma jeunesse, il m'apparaît bon, dévoué, plein d'une tendre sollicitude pour moi. Je le vois encore me donnant les premières leçons de dessin, m'inculquant les principes de l'honneur qu'il prêchait par son exemple mieux encore que par les paroles. Moi, je lui dois ce que je suis et il a bien le droit que je le dédommage un peu de tout ce qu'il a fait pour moi.

A ce moment, un couple de jeunes gens, des amoureux sans doute, sortirent d'un des bosquets où ils venaient de dîner, la jeune femme marchant à quelques pas derrière le jeune homme. Ils passèrent devant les deux amis et, quand ils se furent éloignés:

—Jolie, très jolie cette jeune femme, dit Paul; décidément, il n'y a au monde de femmes charmantes et véritablement élégantes que les Françaises et particulièrement les Parisiennes.

Lucien, cette fois, se dérida jusqu'au rire.

—Ah! ah! fit-il, il paraît qu'un joli minois te laisse pas indifférent.

—Si un gracieux visage, un bel ensemble de femme ne causent aucune impression, je ne serais pas artiste.

—Tu as raison, Paul, la femme est le charme de la vie; que serait l'homme sans la femme?

—Il est vrai qu'à lui seul, répondit Paul en riant, il ne donnerait à son pays ni soldats pour défendre ses frontières, ni ingénieurs, ni artistes.

—Les brunes Italiennes, les langoureuses Romaines sont, dit-on, fort attrayantes.

—Il y a de très belles Italiennes.

—Ton cœur ne s'est-il pas laissé prendre aux beaux yeux de quelque-unes?

—Eh bien, non, Lucien; la vie que j'ai menée à Rome et dans les autres villes où j'ai séjourné a été d'une sagesse exemplaire.

—Ah!

—Oh! je ne me pose pas en Caton; comme un autre j'ai eu des tentations et je me serais laissé entraîner assez facilement vers les délices d'une intrigue amoureuse. Mais la raison et le travail m'ont retenu.

Mon père me faisait une pension et je m'aurait certainement pas refusé l'argent que je lui aurais demandé; mais j'avais à cœur de ne pas abuser de sa bonté. Et puis, je viens de te le dire, le travail m'absorbait. Quand on a la passion de son art, on est moins accessible à d'autres passions. J'ai le respect et le culte de la femme et je sens en moi le besoin d'en aimer une: ne présentera-t-elle celle qui fera se développer dans mon cœur le germe de l'amour? Oui, un jour, je le crois. Oh! celle là, comment, celle là, je l'adorerai!

—Bien, Paul, très bien.

—Toi, homme grave par excellence, les beautés de la science t'ont mis aussi à l'abri des entraînements du cœur.

—Ah! tu crois cela?

—Dame!

—Eh bien, tu te trompes; la recherche des solutions algébriques qui brûle le cerveau ne refroidit pas le cœur.

—Tu serais amoureux?

—Oui. Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût se rendre à ce point maîtresse de mes pensées. Oui, mon cher Paul, plus avancé que toi, j'aime, et, pour me servir aussi du mot que tu viens d'employer, j'aiore!

—C'est.... une jeune fille?

—Certainement, une jeune fille, presque une enfant encore, guère plus de dix-sept ans.

—Jolie, celle-ci va sans dire.

—Oui, jolie, divinement belle! Tu viens du pays de Raphaël, eh bien, je ne crois pas qu'aucune des vierges enfantées par son génie soit plus admirable que celle que j'aime!

—Lucien, voilà comment on doit aimer, comment je comprends que l'on aime. Voilà donc pourquoi, l'autre jour, lorsque ta mère t'a parlé de jeunes filles riches et bien posées dans le monde, tu es resté si froid. Et moi qui me disais: Un savant, cet-ce qu'il pense aux jeunes filles, si charmantes qu'elles soient!

Enfin il y en a une et celle-là, tu l'as choisie.

Elle est riche?

—Non, elle est pauvre.

—Tant mieux, car je ne peut que l'en aimer davantage.

—Je ne sais pas si je suis aimé.

—Ah!

—Je ne lui ai pas encore fait l'aveu du sentiment qu'elle m'a inspiré.

—Qu'est-ce qui te retient?

—Bien des choses: sa jeunesse, sa candeur, le respect que j'ai pour elle.... Et puis il y a ma famille.

—Alors, parce qu'elle est pauvre, tu crains....

—Non, je ne crains pas; mais j'attends, je crois devoir attendre. Je viens de te dire tout ce que je pouvais t'apprendre, ne parlons plus de cela.

—Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, car je crois connaître celle que tu aimes.

—Tu as deviné; mais, chut....

Les deux amis se serrèrent silencieusement la main.

Paul appela le garçon, paya l'addition et ils sortirent du restaurant.

Il n'était pas encore huit heures, et le soleil, descendant vers le couchant, répandait sur les coteaux boisés la lumière enivrée de ses rayons obliques.

S'éloignant de Louveciennes et descendant sur Bougival, les deux amis suivaient lentement la route de la Princesse.

—Mais il est merveilleux ce coin des environs de Paris! s'écria Paul tout à coup, en arrêtant comme il était en ce moment par ce magnifique soleil, prêt à se coucher dans un lit de pourpre et d'or. Qu'ils sont beaux, tous ces paysages si variés d'aspect! Et quels délicieux parfums nous arrivent de tous les côtés!

—C'est évidemment pour cela que dans tous les temps, ce ravissant pays a été recherché comme une oasis bénie, répondit Lucien.

VI

LE BAL DES CANOTIERS.

Pendant quelques instants ils marchèrent silencieux, chacun se laissant aller à ses impressions.

Soudain, Lucien s'arrêta.

—Tiens, dit-il à Paul, tout près de nous, et nous le verrions s'il n'était pas caché par ces arbres, se trouve le pavillon Dubarry qui abrita les amours de la fameuse Jeanne Vaubernier devenue par le caprice de Louis XV comtesse Dubarry et quasi reine de France.

—Ah! oui; mais la malheureuse paya cher ses jours de plaisir et de grandeur; elle porta sa tête sur l'échafaud, et le bourreau la montra au peuple cette tête devant laquelle s'étaient inclinés les plus grands seigneurs.

Ils passèrent et, presque aussitôt, Lucien reprit:

—A chaque pas on peut évoquer ici un souvenir historique. Nous cotoyons le domaine qui a appartenu à Boissy d'Anglas, qui fut le président de la Convention nationale et que le peuple avait surnommé Boissy-Famine. Tu te rappelles sans doute la séance du 1er prairial où il s'inclina respectueusement devant la tête du député Féraud qu'on lui présentait au bout d'une lance?

—Oui, et j'ai souvent admiré le tableau dans lequel le peintre Vinchon a reproduit cette scène tumultueuse et tragique du palais législatif envahi par la foule.

—Faut-il te parler de la machine dite de Marly, qui se trouve au-dessous de nous, et que Louis XIV fit construire par ses ingénieurs pour prendre les eaux de la Seine et les conduire à Versailles? Ce fut, à l'époque, un travail gigantesque.

Après un silence, le jeune ingénieur continua:

—Artiste, salue la prospérité de l'homme qui a tant contribué à rendre populaires les chefs-d'œuvre de la peinture, Goupil, le célèbre éditeur de gravures.

Ce pavillon de modeste apparence que nous voyons à quelques pas de nous, appartient à Gérôme, un de tes maîtres; c'est là que, loin de la ville, dans le calme et le silence, l'illustre peintre vient, l'été, puiser ses plus belles inspirations poétiques.

—Oui, mon cher Lucien, Gérôme a été un de mes maîtres, et jamais je ne serais ce que je veux être si j'oubliais son enseignement.

—Mon cher Paul, arrêtons-nous encore; du reste nous avons tout le temps d'arriver au pont de Bougival et au bal des Canotiers où nous nous sommes proposé de passer une heure. Regarde devant nous ce charmant coteau, qui s'étend de la Jonchère à La Celle-Saint-Cloud, et où émergent de la verdure toutes ces blanches villas; il était autrefois le parc d'une habitation de plaisance où la belle Gabrielle d'Estrée recevait le Vert-Galant, son royal amant.

Là-bas, à droite, dans cette maison carrée, à longtemps habité la fille du romancier folâtre, Pigault-Lebrun, la mère d'Emile Augier; c'est, là, si j'en crois ce qui m'a été dit, qu'est né le plus grand de nos auteurs dramatiques d'aujourd'hui.

Tout à l'heure tu as parlé de Buzenval où ton père a été dangereusement blessé par une balle prussienne; tout près de cette maison qui a été celle de Mme Augier, se trouve un monument, une simple pierre pyramidale, élevée récemment à la mémoire de trois patriotes, enfants de Bougival, fusillés par les Prussiens en 1870. Ils s'appellaient Debergue, Martin, Cardon.

Qu'avaient fait Martin et Cardon? Rien. Mais deux ulhans avaient été tués dans le bois, il fallait aux Allemands homme pour homme: Martin et Cardon, deux amis, furent fusillés.

Quant à Debergue, c'est différent; jardinier, il coupait avec son sécateur le fil télégraphique qui mettait en communication le poste avancé de Bougival avec l'état major général prussien installé au château de Versailles. Il fut arrêté, jugé et condamné à mort. Cependant, sur la plaidoirie d'un homme de grand cœur, le docteur Duborgia, alors administrateur de la commune, les Prussiens revinrent sur leur sentence et consentirent à remettre Debergue en liberté, mais à cette condition qu'il demeurerait tranquille.

A cela, le prisonnier répondit par ces superbes paroles, dignes d'un héros de l'antiquité:

"Je suis Français et j'ai été soldat, mon devoir est de tout entreprendre contre vous, et vous me rendez la liberté, je recommencerai!"

C'était trop beau pour être compris par des Allemands: Debergue, le héros de Bougival, fut fusillé.

—Je n'avais pas connaissance de ce fait, dit Paul très ému.

—Hé, mon ami, que d'autres héros inconnus ont été d'admirables martyrs dans cette horrible guerre.

Après un assez long silence, Lucien reprit:

—Comme les hommes politiques, les dérivains et les artistes, les princes de la finance ont aussi le charme de ces parages. Du pont de Bougival en allant vers Rueil, nous passons devant des maisons et des villas appartenant ou ayant appartenu à des personnages très connus.

D'abord la maison de Mme Biasta, veuve du fondateur du Comptoir d'escompte de Paris.

La maison de M. Odilon Barrot, où il venait se reposer des luttes de la tribune et des fatigues du pouvoir.

La villa de Mme Tarbé des Sablons, qui a fondé le journal le *Gaulois*.

Le château du raffineur de sucre Lebaudy, riche à plusieurs centaines de millions.

La villa des Frênes, séjour favori de la célèbre chanteuse Pauline Viardot, sœur de la Malibran et aussi fille de Garcia. Dans cette même propriété, le pavillon où vient demeurer dans la belle saison le célèbre poète et romancier russe Yvan Tourgueneff.

La villa du vieux et célèbre peintre Jalabert.

La maison d'un ancien maire de Paris, Caroanne, un autre archi-millionnaire.

Plus loin le château de la Malmaison où a vécu et est morte de chagrin Joséphine de Beauharnais, première femme de Napoléon Ier.

Tout en causant, les deux amis arrivèrent au bord de la Seine. La nuit était venue, de l'autre côté du pont, on voyait les lumières du bal des canotiers, illuminé au dehors par une ligne continue de verres bleus et rouges. Des barques, des canots éclairés par des lanternes de toutes les couleurs, glissaient sur le fleuve, pareils à des gondoles vénitiennes.

Paul et Lucien traversèrent la Seine et entrèrent au bal des canotiers.

Cet établissement bien connu de la jeunesse parisienne avait, il y a quelques années encore, une vogue extraordinaire. Il est en contre-bas du pont, dans l'île de Bougival où se trouve également, mais plus haut, non loin du pont de Chatou, cette fameuse Grenouillère qui a été témoin de tant de scènes qui n'avaient rien d'austère.

L'établissement, appelé bal des canotiers, modestement couvert en planches, n'est fermé que par un treillage et se trouve ainsi ouvert à tous les vents. Il se divise en deux: la partie réservée à l'orchestre et aux danseurs, le promenoir avec plusieurs rangées de tables, qui invitent les visiteurs à s'asseoir et à se faire servir des rafraîchissements. Là, pendant qu'à côté des jeunes femmes plus ou moins étoilées lèvent la jambe et se déhanchent dans un quadrille échevelé, on cause, on boit, on fume; nous n'avons pas à parler des espèces de marchés que l'on y conclut.

Il y avait déjà beaucoup de monde dans l'enceinte, bien que le bal n'eût pas encore commencé. En attendant, de jeunes couples se promenaient. Les femmes étaient en nombre, toutes disposées à ne pas être cruelles, c'étaient de toutes parts des regards langoureux, des œillades lancées, des sourires engageants, de joyeux éclats de rire qui semblaient crier:

"Je suis bonne fille et pas trop difficile."

On voyait qu'aucune de ces dames n'était étrangère à l'art de la provocation.

Paul et Lucien s'avaient à une table à une des extrémités du promenoir.

Non loin d'eux, à une autre table, était installé un groupe de jeunes gens et de jeunes femmes qui paraissaient très animés et causaient bruyamment.

Au bout de quelques minutes, Paul, impatient de ne pas voir venir le garçon, frappe sur la table du pommeau de sa canne.

Aussitôt, dans le groupe voisin, une voix brutale se fit entendre:

—Dites donc vous, est-ce que vous ne pourriez pas vous dispenser de faire tant de bruit?

Paul se retourna vers l'interpellateur et vit un gros garçon, un canotier aux bras musculeux, à la figure rougeaude, dont les yeux à fleur de tête révélaient un caractère barguuzy, une nature violente.

—Cela vous gêne? fit Paul froidement.

—Il paraît, puisque je vous le dis.

—Eh bien, monsieur, faites comme si vous n'étiez pas gêné.

La figure du canotier devint pourpre de colère.

—Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle ainsi, dit-il.

—Il est toujours temps, de la prendre, répéta l'artiste.

—Non, barbe le canotier, je ne permets pas un pareil langage.

—Votre nez, mais encore faudrait-il ne pas le provoquer.

Ce calme exaspérait le canotier; il aurait suivi l'impulsion de sa colère et se serait précipité sur son adversaire, qui lui semblait trop chétif pour soutenir un instant la lutte, si deux femmes qui faisaient partie du groupe ne l'eussent arrêté.

—Allons, Frédéric, lui dit l'une d'elles, est ce que vous allez encore faire une scène? C'est insupportable, il faut toujours que vous cherchiez chicane à quelqu'un.

Il se rasseit en grommelant.

—La figure de ce godelureau me déplaît, dit-il, je ne serai content que lorsque je lui aurai donné une leçon, à ce beau monsieur.

Toutefois, l'incident était clos ou paraissait l'être.

On servit de la bière aux deux amis, qui se remirent à causer en fumant leurs cigares.

L'orchestre jouait une valse et Paul et Lucien suivaient du regard les mouvements des danseurs, lorsque, soudain, une femme d'un certain âge fit son entrée dans la salle et attira leur attention.

Cette femme portait une toilette très simple; une robe de lainage, son manteau d'étoffe noire très légère, son chapeau grenat auraient pu convenir à une petite bourgeoise.

"Elle fut bientôt entourée par plusieurs femmes, qui accueillaient en elle une ancienne connaissance.

—Bravo, madame Prudence, dit l'une.

—Mesdames, dit une autre, la perle des marchandes à la toilette.

—Quel bon vent vous amène, madame Prudence? demanda une troisième.

—Un bon vent, mes petits amours, c'est sûr. Je suis en tournée de recette, je viens de Saint-Germain et je suis passée par ici, pensant bien que j'y trouverais quelque unes de mes clientes un peu trop oublieuses, qui me regardent certaines petites dettes arriérées.

Plusieurs de ces demoiselles firent la grimace.

—Vous vous amusez, mes chères, reprit la marchande, vous avez bien raison; mais j'ai plusieurs paiements à faire et vous êtes trop gentilles pour laisser dans l'embarras une brave femme qui n'a jamais hésité à vous faire crédit. Ah! vous ne savez pas comme les temps sont durs pour le commerce! Allons, mes mignonnes, un bon mouvement.

Ces demoiselles se regardaient entre elles, puis regardaient ces messieurs, paraissaient ne pas vouloir ouvrir leur porte-monnaie.

Mais Mme Prudence n'était pas décourragée; souriante, affectueusement familière, elle allait d'une femme à l'autre,

—Mademoiselle Esther, faites donc comprendre à M. Georges qu'il ne peut vous laisser subir l'humiliation d'un bel tel impayé; s'il vous refuse, c'est qu'il n'a rien pour vous dans le cœur.

Et M. Georges, tout en rechignant, retirait le billet que lui présentait Mme Prudence.

Elle continuait sa recette.

—Mademoiselle Amélie, quel dommage que vous ne m'ayez pas encore payé cette broche, que je vous ai vendue il y a trois mois; j'aurais une magnifique occasion à vous offrir: un bracelet qui ferait admirablement votre affaire et qui ne vous coûterait pas la moitié de sa valeur; mais vous comprenez, je ne peux pas vous faire un nouveau crédit.

Mlle Amélie faisait appel à la générosité de son cavalier, qui cédait à la caressante éloquence et payait la broche.

En procédant ainsi, Mme Prudence récolta quelques centaines de francs.

—Maintenant, implacable créancière, dit l'un des ces messieurs, prenez place parmi nous et dites-nous une de ces histoires que vous contez si bien.

Elle avait tout un répertoire d'anecdotes qui étaient souvent très épiciées. Elle ne se fit pas prier pour raconter et porta bientôt au comble la gaieté de son auditoire.

Lucien et Paul ne pouvaient entendre, étant à une assez grande distance; mais bien qu'ils ne la vissent que de profil, ils devinaient la contenance curieusement.

—Le croirais-tu, Lucien, dit Paul, cette femme, aux manières étranges m'intéresse. Qui peut elle être, cette femme que ces jeunes gens et ces demoiselles paraissent écouter avec tant d'intérêt et qui a l'air si à son aise au milieu de ce nuage de fumée?

—Quelque marchande, sans doute, car en échange de billets à ordre elle vient de toucher une certaine somme; ou bien encore de ces prêteuses à la petite semaine, qui savent fort bien se faire payer les services qu'elles rendent aux fils de famille momentanément dans l'embarras et à nos belles Circé aux jours où la porte-monnaie est vide; ou bien encore elle est autre chose.

Elle me paraît être une de ces femmes qui ont une véritable puissance, parce que la sphère de leur activité s'étend partout; une de ces femmes qui trouvent le moyen de savoir tout sur toutes les maisons, qui ont des relations dans tous les mondes et pourraient, à l'occasion, faire payer très cher les secrets qu'elles sont à même de dérober.

—Oh! non, dit vivement l'artiste, cette femme n'est pas cela.

Et après un silence:

—Lucien, reprit-il, regarde les donc tous; en vérité, c'est à peindre: la danse qui parle toujours présente un curieux objet d'étude; et ce gros canotier, qui m'a interpellé tout à l'heure et qui ressemble à un dompteur d'ours; et son voisin, à la physionomie narquoise; et ces belles filles, dont la gaieté est si exhubérante!.... En vérité, ce groupe est amusant et tente mon crayon.

Sur ces mots, le jeune artiste ouvrit son carton, y prit une feuille de papier et un crayon et se mit à l'œuvre

Il eut bientôt exécuté une esquisse de ces personnages qui, sans être d'une parfaite ressemblance, étaient cependant faciles à reconnaître. Ce n'était pas à proprement parler une charge; mais il y avait dans le dessin de ces têtes quelque chose du crayon de Daumier, quelque chose aussi de la verve de Gavarni.

Pendant qu'il dessinait, des personnes étaient passées derrière lui et avaient jeté furtivement les yeux sur la feuille de papier qui recevait les coups de crayon. Une jeune fille, entre autres, devait s'intéresser beaucoup au travail de l'artiste, car elle passait et repassait sans cesse derrière Paul.

Déjà, dans la salle, on chuchotait que le jeune homme, là-bas, était en train de faire la charge de quelques-unes des personnes du groupe au milieu duquel se trouvait la femme au chapeau grenat.

L'esquisse achevée, Lucien se pencha pour la mieux examiner.

—Eh bien, est-ce réussi? demanda Paul.

—Parfaitement; ces têtes sont bien posées et, avec autant d'esprit que de talent, tu as donné à chacune d'elles ses traits caractéristiques.

A ce moment, la jeune fille dont nous avons parlé se pencha sur l'épaule de l'artiste et lui mit un baiser sur la joue, en disant:

—C'est très bien fait, monsieur; c'est joli, joli!

En même temps elle avançait la main et s'emparait prestement du papier.

Avant que Paul et Lucien fussent revenus de leur surprise, la demoiselle était déjà loin.